LA PETITE FORME DE YANG SHAOHOU

Wu Tunan dans une attitude de la « petite forme »

Yang Shaohou 杨少侯 est un des personnages les plus énigmatiques de la saga du Taiji quan. En effet, alors que son frère Yang Chengfu 杨澄甫 participa activement à l'élaboration de la gestuelle lente et harmonieuse à laquelle le public associe cette discipline[1], il resta quant à lui partisan d'une pratique rapide et violente que la plupart des maîtres actuels condamnerait comme contraire aux principes de leur art. Sa dureté découragea bon nombre de ses apprentis et c'est dans l'isolement qu'il termina ses jours. Dernier représentant d'une dynastie de combattants présentés comme « sans rivaux » (*wu di* 无敌), ce personnage révèle à la fois le refoulé d'une gymnastique visant au bien-être _ si ce n'est à la longévité _ et la persistance à l'époque moderne de pratiques hétérodoxes telles que la « petite forme » (*xiao jia* 小架) effectuée rapidement avec des « jaillissements de l'énergie » (*fa jing* 发劲). Comme je l'ai déjà expliqué par ailleurs, il n'existe fondamentalement qu'un seul enchaînement de Taiji quan désigné originellement comme treize postures (*shisan shi* 十三势) et susceptible d'être pratiqué selon différents niveaux de pratique. Dans le cas de Yang Shaohou, sa petite forme, telle qu'elle a été par exemple transmise par son disciple Gu Lisheng 顾丽生, reflète à la fois son propre accomplissement et le degré ultime de l'art martial de la famille Yang[2].

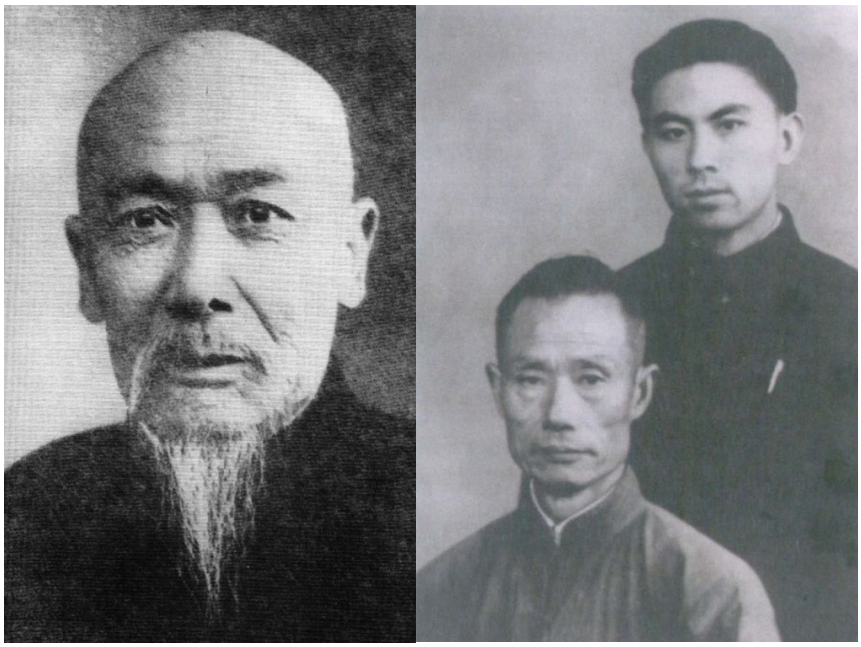
La rudesse originelle du Taiji quan

Passons rapidement sur la biographie de Yang Shaohou. Né en 1862 dans une famille d'artistes martiaux, celui-ci est le petit-fils de Yang Luchan 杨露禅(1799-1872), le pionnier de la pratique du Taiji quan à Pékin vers le milieu du XIXe siècle, et le fils de Yang Jianhou 杨健侯 qui engendra également Yang Chengfu, le fondateur du style Yang. En

[1] Il s'agit du style Yang dont on trouvera une présentation complète dans le manuel de Fu Zhongwen que j'ai traduit pour Le Courrier du Livre en 2003 (*Maîtriser le style Yang de Taiji quan* , réédité en poche en 2012).

[2] Ce niveau se retrouve dans toutes les méthodes réellement enracinées dans l'ancienne tradition de la famille Yang. Dans la pratique de la Quanyou laojia, ce degré correspond à la forme rapide accompagnée de « jaillissements de l'énergie » (*fajing jia* 发劲架).

outre, Yang Shaohou profita encore de l'expérience martiale de son oncle Banhou 班侯 ,connu lui aussi pour son caractère belliqueux. Liés aux hiérarchies de la dernière dynastie impériale, les Yang purent s'établir dans la capitale de l'empire mandchou grâce notamment à des emplois d'instructeurs militaires, en particulier au sein du bataillon d'élite Shenji ying 神机营. Après la chute du système impérial et la proclamation de la première république chinoise en 1912, Yang Shaohou et son cadet Chengfu rejoignirent Xu Yusheng 许禹生, un des principaux réformateurs des arts martiaux chinois qui impulsa le développement du Taiji quan comme méthode hygiénique de renforcement national[3]. Pour le reste, le flou entourant la vie de Shaohou participe de l'amnésie générale qui semble accompagner la transmission du Taiji quan de la Chine des Qing à celle de Sun Yat-sen. Quoi qu'il en soit, cet expert apparaît comme le représentant d'une époque révolue où les arts martiaux conservaient leurs fonctions premières et toute leur rudesse, alors que son frère et la plupart des maîtres contemporains poursuivirent le travail entrepris sous la direction de Xu Yusheng qui devait aboutir à la formation du Taiji quan moderne. Selon plusieurs auteurs, dont l'américain Robert W. Smith, Shaohou se suicida en 1929 ou 1930 à Nankin[4]. D'autres prétendent encore qu'il serait tombé dans la dépendance à l'opium, ce qu'il faut remettre dans le contexte de l'époque, plusieurs experts notoires de boxe chinoise _ de Gu Ruzhang à Ip Man, le célèbre maître de l'acteur Bruce Lee _ ayant souffert de la même addiction. Répétons ici qu'en l'absence de recherches historiques sérieuses, il est difficile d'affirmer quoi que ce soit au sujet des premiers acteurs de l'histoire du Taiji quan ou concernant les techniques corporelles qui ne firent pas l'objet d'une codification écrite et imagée comme ce fut le cas dans les manuels de Yang Chengfu.



A gauche Yang Shaohou, à droite Gu Lisheng et son disciple Chi Qingsheng

Le maître de Guiyang

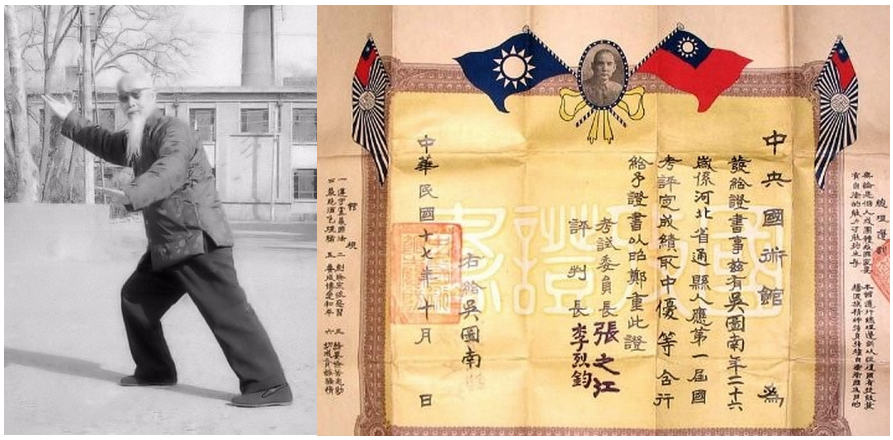
Comme je l'ai rappelé plus haut, l'enseignement de Yang Shaohou avait de quoi rebuter

[3] Voir dans la même rubrique de ce site, l'article intitulé *Le chaînon manquant de l'évolution du Taiji quan moderne*

[4] Donn Draeger et Robert Smith, *Comprehensive Asian Fighting Arts*, Kodansha, 1980.

ses étudiants. La tradition orale s'accorde sur le fait qu'il ne se préoccupait guère de préserver leur intégrité physique lorsqu'il enseignait la boxe Taiji. Indifférent à ses partenaires et ne supportant pas lui-même d'être touché, Shaohou ne portait ainsi que des coups visant à faire mal voire à blesser. Ainsi, on ne lui connaît que peu d'héritiers. Du point de vue purement technique, le célèbre maître Chen Panling 陈泮岭 aurait recueilli certains éléments de sa pratique dans son propre enchaînement de synthèse. Toutefois, cette codification et ses dérivations enseignées en Occident sous le titre abusif de « forme de Yang Shaohou » s'inscrivent plutôt dans le sillage des pratiques modernes adaptées au grand public. De fait, à ma connaissance, seuls trois adeptes notables perpétuèrent sa petite forme. Il s'agit de Tian Zhaolin 田兆麟, que j'ai déjà présenté par ailleurs[5], ainsi que des maîtres Gu Lisheng et, dans une certaine mesure, Wu Tunan 吴图南. Bien que présentant d'importantes variantes gestuelles, les versions de ces derniers sont suffisamment proches pour que l'on puisse affirmer qu'elles proviennent de la même source. Gu Lisheng (encore appelé Gu Luping 顾履平) est le moins connu des trois en dépit du rôle capital qu'il joua dans la diffusion du Taiji quan à Guiyang 贵阳, capitale de la province du Guizhou 贵州. Originaire de l'Anhui 安徽, en Chine de l'est, il naquit en 1903 et s'initia très tôt à la boxe Shaolin. C'est au début des années 1920 à Nankin qu'il devint le disciple de Yang Shaohou. Parmi les rares élèves de ce dernier, il fut semble-t-il le seul à supporter la rigueur de son enseignement jusqu'au bout. Après la mort de son mentor, Gu poursuivit sa formation auprès de l'autre grand nom de la famille Yang, Yang Chengfu. Ainsi, dans l'enseignement qu'il prodigua jusqu'à la fin de sa vie, Gu Lisheng réunit les deux principaux aspects de la pratique de la famille Yang, c'est-à-dire la « grande forme » de Yang Chengfu et la « petite forme » de Yang Shaohou[6]. Il faut noter qu'il intégra à la première de nombreux éléments du Taiji quan ancien ce qui explique que sa codification présente, à l'instar de la forme de Tian Zhaolin, une plus grande richesse gestuelle et martiale que le style Yang commun. Au cours des années de la guerre civile, Gu Lisheng occupa une place éminente dans le milieu des arts martiaux de Guiyang au côté des maîtres de boxe Shaolin Gu Jinzhang 顾锦章 et Gu Ruzhang 顾汝章, ce qui fait que l'on parlait alors des « Trois Gu du Sud-Ouest » 西南顾氏三杰. Proche du gouverneur Yang Sen 杨森 (1884-1977), seigneur de la guerre rallié au général Tchang Kaï-chek, il participa en août 1947 à l'organisation de la première compétition de combat organisée dans la province au cours de laquelle s'illustrèrent l'un de ses élèves, Chen Yantian 陈砚田, ainsi que le protégé de Gu Ruzhang, Gu Naixi 顾乃熹 considéré comme le meilleur combattant lors de cet événement mémorable. La carrière de Gu Lisheng se poursuivit dans la Chine de Mao avec la formation de milliers d'adeptes de l'école Yang de Taiji quan parmi lesquels n'émergèrent que quelques disciples notables parmi lesquels on peut mentionner Chen Yantian et Chi Qingsheng 池庆生 qui, à la disparition de leur maître en 1978, devinrent à leur tour dépositaires de la petite forme.

[5] Cf. dans la même rubrique l'article *L'art du maître Tian Zhaolin*.
[6] Sa forme en 108 postures, qui a été diffusée en France par Wang Weiguo, s'inscrit dans la filiation de Yang Chengfu.



Wu Tunan dont un document officiel de la période républicaine, visible à droite, donne l'âge véritable[7]

Un improbable centenaire

Wu Tunan est plus connu que Gu en raison des ouvrages qu'il publia pendant la période républicaine et de sa carrière plus longue _ il s'est éteint en en 1989 _ ce qui lui permit de devenir une des grandes figures du renouveau des arts martiaux en Chine au cours des années quatre-vingts, une période marquée par la mise en valeur des haut lieux mythiques de ces disciplines (Shaolin et Chenjiagou) et l'afflux de cohortes de touristes étrangers fascinés par cet exotisme. Il est établi aujourd'hui que Wu Tunan participa à une mystification, que l'on peut supposer institutionnelle, visant à le vieillir considérablement. Ainsi, les exhibitions d'un prétendu centenaire contribuèrent alors à faire valoir les bienfaits du Taiji quan, présenté par les autorités chinoises comme une véritable panacée. Cela dit, Wu Tunan, qui était sensiblement du même âge que Gu et mourut octogénaire (et non à 105 ans !), compte parmi les principaux acteurs de la propagation du Taiji quan pendant la période républicaine. Formé dès son plus jeune âge par Wu Jianquan 吴鉴泉, le fondateur du style Wu de Taiji quan, il publia en 1931, à l'âge de vingt-neuf ans donc, un ouvrage intitulé *Un art martial scientifique : le Taiji quan* (*Kexue hua de guoshu taiji quan* 科學化的國術太極拳). À ses dires, rapportés par son élève Ma Youqing 马有清[8], Wu étudia la petite forme sous la férule de Yang Shaohou pendant quatre années. Du point de vue de l'évolution historique du Taiji quan, Wu considérait que la technique de ce dernier se rattachait aux enseignements originels de la famille Yang et en particulier à celui du patriarche Yang Luchan. Également désignée sous le nom de forme des applications ou *yongjia* 用架, cette pratique restée confidentielle se caractérise par un enchaînement quelque peu raccourci éliminant certaines transitions telles que le mouvement « croiser les mains ». Elle comporte des pas vifs effectués en groupant les pieds (*lianzhibu* 连枝步), des actions rapides, comme « la main en fourche » *chazi shou* 杈子手 (correspondant à « saisir la queue de l'oiseau ») ou le coup de poing qui ponctue le premier tiers de l'enchaînement, et des mouvements bas parmi lesquels « vol en diagonale », une poussée de l'épaule visant les jambes de l'adversaire[9]… On notera que certaines postures omises chez Wu Tunan _ « frapper le tigre » et « le double-vent traverse les oreilles » _ se retrouvent néanmoins dans les exécutions des héritiers de Gu Lisheng. Toutefois, tous

[7] Il s'agit d'un document émanant de L'École centrale es arts martiaux de Nankin 中央国术馆 notamment signé par son directeur Zhang Zhijiang 张之江.

[8] Ma Youqing, *Taiji quan zhi yanjiu* 太极拳之研究, Hong Kong, 1984.

[9] La forme que Wu Tunan démontrait publiquement au début des années 1980 n'était pas exempte de cabotinage. Pour une meilleure idée de cette pratique, il vaut mieux se référer à son élève Yu Zhijun 于志钧 (cf. *Yang shi taiji quan xiaojia jiqi jiji yinyong* 杨式太极拳, 小架及其技击应用, Pékin, 2002).

deux s'accordent pour clore la suite des postures avec l'attitude « bander l'arc et viser le tigre ». Bien qu'épurée et ne nécessitant que quelques minutes pour son exécution, la petite forme comporte un travail interne en plusieurs étapes permettant, toujours selon Wu Tunan, de passer de la manœuvre (*zhao gong* 招功), au travail de l'énergie (*jing gong* 劲功) et de celui-ci au travail sur les souffles subtils (*qi gong* 气功).

S'opposer à la violence

Le jaillissement de l'énergie dans la petite forme de Yang Shaohou peut se caractériser par une certaine rigidité, cela à la différence de la forme rapide de la Quanyou laojia dont le « punch » semble plus souple, une différence s'expliquant en partie par une utilisation différente de l'axe spinal dans cette dernière technique. Quoi qu'il en soit, il est évident qu'un art de combat conséquent ne saurait s'élaborer à partir d'un exercice en solo chorégraphiant des situations martiales face à un adversaire imaginaire, aussi rapide et « explosif » soit-il. Attribuer une action quasi magique à l'exécution répétée d'un enchaînement de mouvements _ lui-même sous-tendu par l'application de principes ésotériques _ est un travers dans lesquels sont tombés et tombent encore de nombreux adeptes du Taiji quan. Ces naïfs forment la clientèle de prétendus experts, plus soucieux de rentabiliser leur enseignement que de transmettre honnêtement une forme de culture corporelle. Ainsi, la technique singulière de Yang Shaohou offre un nouveau champ à l'imaginaire, la renommée de ce maître le plaçant dans la catégorie des « guerriers », des fauves humains, autrement dit des plus aptes à la survie dans un contexte d'extrême violence… On peut toutefois supposer que la dangerosité de ce ténor du Taiji quan martial provenait moins de la pratique de la « petite forme » que d'aptitudes innées renforcées par un entraînement constant ne reculant pas devant la brutalité, constat d'ailleurs applicable à son oncle Banhou. En effet, de nombreuses anecdotes rapportent les châtiments que ce dernier infligeait à ses disciples comme dans le cas de Quanyou 全佑 auquel il brisa une jambe lors d'un entraînement. De ce point de vue, l'évolution profonde des arts martiaux chinois depuis la création de l'association Jingwu 精武体育会 en 1911[10] et, à partir de cette même date, la propagation tous azimuts du Taiji quan témoigne d'une volonté de soustraire ces pratiques à leur violence originelle. En effet, les maîtres de Jingwu et les promoteurs du Taiji quan moderne mirent en avant les aspects bénéfiques de leurs pratiques psycho-physiques, aspects autant liés aux effets roboratifs des exercices qu'à l'enracinement civilisationnel que ceux-ci favorisent. Bien entendu, l'excellent Taiji quan prophylactique qui se propagea en Chine pendant la période controversée du pouvoir maoïste ne doit pas pour autant être amalgamé aux discours mystificateurs qui visèrent par la suite à le présenter comme une panacée permettant de faire danser les centenaires... Ainsi, à l'heure où un public avide d'émotions fortes se passionne pour l'exhibitionnisme brutal et sanguinaire des compétitions de *mixed martial arts*, il convient de faire la part des choses entre des activités contribuant au vivre ensemble sans pour autant négliger la stricte autodéfense _ ce dont témoigne par exemple l'enseignement du maître Gu Lisheng _ et un spectacle *indécent* qui n'est au fond qu'une des expressions actuelles de la lutte généralisée de tous contre tous.

José Carmona

www.shenjiying.com

[10] Voir dans la rubrique Articles de ce site, *Jingwu, la renaissance du kung-fu*.